

Ces jeux olympiques donnent l'impression que c'est le principal intérêt et le plus grand souci de nos contemporains... Avant il y avait eu le tour de France, l'euro de football, avant encore le tennis à Roland Garros... Chacun pouvait s'imaginer comme son idole en super athlète, en super héros.

Déjà, dans L'Empire Romain, le poète Juvénal disait que pour gouverner, il fallait donner au peuple « pain et Jeux ». Ainsi, le peuple nourri et divertie ne se rebellait pas contre l'empereur.

Les jeux nous éviteraient-ils ainsi de nous inquiéter du chaos politico-social actuel ?

Récemment, je regardais le rayon librairie dans une grande surface. Celui-ci est toujours un révélateur des préoccupations, des intérêts de la société de notre temps. De ce fait, il est utile pour ancrer notre prédication dans le monde réel.

Le rayon « religieux » était plein par le genre « développement personnel ». Il recensait des manuels, invitant transformer sa vie. On pouvait comprendre cette compilation comme un aperçu de l'ensemble des maux et des espoirs humains. Tout était là, dans cet amoncellement de méthodes pour « aller bien », dans ce foisonnement de propositions hétéroclites et péremptoires sur ce qu'est le monde, l'homme, et même Dieu. Et surtout comment on pouvait se changer tout seul.

Quel rapport dans cette recherche de se faire soi-même avec les textes proposés ce jour ?

L'univers pseudo-spirituel du développement personnel réveille une ancienne tension, aussi vieille que le christianisme, voire le monothéisme biblique. Ainsi, dès le second siècle de notre ère, les chrétiens furent accusés d'être ennemis du genre humain, car ils refusaient le sacrifice aux idoles faites de mains d'hommes et les religions politiques. Les chrétiens étaient les ennemis de la liberté de croire ce que l'on veut même si cela faisait un peu de bien, et si cela assurait la paix sociale.

La question centrale qui sépare ces deux systèmes de croyances irréductibles et inconciliables est : peut-on se faire soi-même tout seul ?

Paul Ricoeur, analysera cette question en distinguant le « Moi » du « Soi ». Avec l'avènement de la raison souveraine, le « Moi » humilié s'est changé en « Moi » égoïste, individualiste. Un « Moi » plus libre en apparence, mais un « Moi » si seul au monde, si démuné ! Ricoeur proposera de substituer à ce « Moi » épuisé, un « Soi », plus distancé, cette fois référé à un autre. *Dans « Soi-même comme un autre »*

En contexte chrétien, nous pouvons entendre ce « Soi » comme référé fondamentalement à l'Autre avec un A majuscule, à l'Éternel Dieu, créateur et Père. Je ne suis Moi, que si je me considère comme un Soi humble devant ce Dieu immense que Jésus met à notre portée.

La foule avec laquelle Jésus a pris ses distances veut des actes. Elle est obsédée par le « faire ». Comme dans le rayon librairie elle demande son manuel de développement personnel. « Que nous faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? » demande-t-elle à Jésus au verset 28. Même en ayant été nourrie surnaturellement par la multiplication des pains, la foule n'est pas satisfaite.

Cet épisode correspond à celui de la manne céleste donnée aux Hébreux dans le désert. Le « pain du ciel » renvoie en effet à Exode : « Alors le Seigneur dit à Moïse : 'Je vais faire pleuvoir pour vous du pain depuis le ciel. .. chaque jour la quantité nécessaire ». (*Exode 16, 4*)

Ce pain qui ne se possédait pas, qui ne se conservait pas : Qui était donné ! Ce pain toujours inattendu, toujours étonnant. Le pain sans effort, le pain sans argent, le pain qui ne se méritait pas, le pain garanti suffisant pour chacun et qui ne manquait jamais, inépuisable.

C'est ce que constate cette parole du Deutéronome, « L'Éternel t'a donné à manger la manne pour te faire reconnaître que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais qu'il vit de tout ce qui sort de la bouche du Seigneur. » (*Deutéronome 8,3*)

Parole qui sera reprise par Jésus qui affrontera lui aussi le manque du pain dans le désert. Bien qu'affamé, Jésus répondit au tentateur: « Il est écrit : L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Matthieu 4, 3-4)

Qu'est-ce à dire ? Ou plutôt qu'est-ce à entendre ?

L'être humain sur sa planète est un produit de l'évolution créatrice. Comme tel il veut vivre, survivre parmi une infinité d'autres êtres vivants qui veulent également vivre et survivre. La loi de la vie est la lutte de chacun pour la défense de son espace et la satisfaction de ses besoins vitaux : le pain.

Dans ce contexte la faim (f, a, i, m) justifie la fin (f, i, n) et pourrait se résumer pour l'humain à trouver à tous prix les ressources vitales, les moyens de s'en emparer et de les conserver.

Dans ces conditions impitoyables comment se fait-il que cet être particulier, l'humain, éprouve parfois des sentiments différents de compassion, de respect pour d'autres êtres de son espèce ou même d'espèces différentes ? Et même qu'il en fasse une règle : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » et « Tu ne tueras point »!

Albert Schweitzer, pasteur et médecin, écrivait : « Il y a donc en nous quelque chose de différent de notre être naturel et qui cependant prend part à notre existence terrestre. Quelque chose de supra humain, de divin... (Sermon 6 déc 1903) Voilà le mot est prononcé ! Il n'est pas erroné de parler de divin.

C'est l'Esprit de Dieu qui fait de nous si nous le voulons un être particulier. Le texte de la Genèse nous l'explique : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre... et l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. (Gen1, 1-2)... L'Eternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant. » (Gen 2,)

De cet Esprit qui participe à la Création, qui plane à la surface des eaux primordiales, se dégage l'esprit de l'homme qui possède l'esprit comme tel et permet de le réfléchir en lui.

L'humain est bien un être extraordinaire, d'une nature différente. Il a une partie terrestre, animale et une partie spirituelle, l'esprit souffle de vie, de la vraie vie. C'est le don de l'Esprit saint.

Pour manger, pour vivre, il faut du pain oui, mais avec ce qui suffirait aux autres vivants, les humains ressentent encore un manque. Ainsi trop souvent dans notre société surabondante, mais qui a perdu la capacité à donner du goût aux choses données, nous sommes sans cesse à la recherche de nouveauté.

Justement la manne, le pain donné, le pain quotidien que nous demandons dans le Notre Père nous renvoie à la manière dont nous savons gérer nos désirs et accepter le don dans la confiance.

Comme la foule, comme le peuple hébreu, comme l'humain naturel nous pensons contrôler notre existence par l'avoir et par le faire. Et l'illusion déçue de se faire soi-même, tout seul.

Les humains demandent « Que devons-nous faire? » Jésus rencontra la même inquiétude avec le jeune homme riche qui se préoccupait de sa vie éternelle : « Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? » Il pensait qu'il fallait faire et avoir pour être. Jésus, comme toujours, maniera l'art du paradoxe, du renversement de perspective : Tu as ce que tu es, tu n'es pas ce que tu as ! (bis) Tu as ce que tu es, tu n'es pas ce que tu as !

Dieu vient habiter nos manques. Avec le mal être actuel on mesure comme il est insuffisant et illusoire d'essayer de les combler par des biens matériels, des hobbies, des intérêts superficiels et passagers ou par les pratiques spirituelles proposées pour le développement personnel.

Toutes ses occupations ne sont pas critiquables en soi. Des études médicales ont même prouvé qu'elles améliorent le bien être. Mais elles ne suffisent pas à remplir la vie. Ce sont des nourritures qui ne rassasient jamais, des sources qui n'étancheront jamais la soif. Même aidés se faire... Pour quoi faire ?

La vie éternelle est un don, jamais un dû. Elle n'est jamais le résultat d'un effort, elle n'est jamais la récompense d'une performance. La manne était donnée, chaque matin, juste en quantité suffisante, pour chacun. L'Esprit saint nous est donné gratuitement, sans mérite. Point !

Oui mais comment le comprendre ?

Paul propose aux Ephésiens une solution à la fin de l'inquiétude. « Voici donc ce que je dis et ce que je déclare dans le Seigneur, c'est que vous ne devez plus marcher comme les païens, qui marchent selon la vanité de leurs pensées. » (*Ephésiens 4, 17*) Comprenons ici la futilité, l'égoïsme.

On ne peut avancer sur le chemin d'une humanité complète qu'en acceptant d'être aidé. L'Esprit de Dieu nous éclaire sur son chemin et Jésus Christ nous fait entendre la voix du Père.

Et ceci ne s'adresse pas seulement aux hébreux et aux chrétiens. L'Esprit du Créateur, Père Eternel, s'adresse à tous les humains. Et nous souhaiterions que tous les dirigeants du monde l'entendent et mettent en œuvre sa demande de générosité pour les humains dont ils ont la charge.

Aux humains qui écoutent de leurs oreilles et non de leur ventre, Jésus dit que, sortis de l'Eden, sortis d'Egypte, ils continuent de mal se nourrir par du pain périssable. Mais que Dieu continue inlassablement de faire descendre son Esprit, le pain éternel.

Lorsque Jésus affirme « Celui qui vient à moi n'aura jamais faim » (verset 35), la faim insatiable de l'homme dont il nous parle ne serait-elle pas l'inquiétude du manque ? Cette inquiétude dont il fait le cœur d'un des discours du sermon sur la montagne. L'angoisse de l'incomplétude de l'humain à laquelle seul le pain du ciel peut venir mettre fin.

C'est la foi seule qui peut mettre une fin à cette faim. C'est ce que proclamait déjà l'Eternel par le prophète Esaïe : « Pourquoi dépensez-vous de l'argent pour ce qui ne nourrit pas ? Pourquoi travaillez-vous pour ce qui ne rassasie pas ? Ecoutez-moi donc, et vous mangerez ce qui est bon... Prêtez l'oreille, et venez à moi. Ecoutez, et votre âme vivra. (Esaïe 55.2-3b)

Jésus nous dit encore aujourd'hui: « Car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde... **Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.** »

Amen